SEMMELWEIS, LE SAUVEUR DES MÈRES

Par

Georges Korbuly

Tirage à part
de la « Nouvelle Revue de Hongrie »
Février 1938



Budapest
Société de la Nouvelle Revue de Hongrie
1938

Semmelweis, le sauveur des mères

Par GEORGES KORBULY

EN ÉTUDIANT les anciennes correspondances privées, on est surpris dé voir quelle angoisse étreignait le cœur des familles et même de la parente éloignée toutes les fois qu'on attendait la naissance d'un enfant. Ce n'était pas sans raison, car la maladie appelée fièvre puerpérale arrachait trop souvent à leur foyer des mères encore dans la fleur de l'âge. Il y eut une époque où, aux cliniques obstétricales de Vienne, une accouchée sur quatre en mourait. Les médecins eux-mêmes regardaient ses ravages avec d'autant plus d'accablement qu'ils étaient impuissants contre elle. Tarnier qui consacra sa vie en partie à combattre la fièvre puerpérale, écrit: « Je voyais des femmes entrer à l'hôpital bien portantes, pleines de vie et, vingt-quatre heures ou quarante-huit heures après, j'assistais à leur agonie! C'était un spectacle épouvantable! »

Si le glaive est tombé des mains de ce spectre affreux, si les futures mères et leurs parents attendent l'arrivée du nouveau-né non point avec une angoisse soucieuse, mais avec une impatience pleine de joie, c'est là le mérite du plus grand médecin hongrois, Philippe-Ignace Semmelweis.

★

Né à Bude le 1er juillet 1818, il était fils d'un commerçant aisé et jouissant de l'estime de ses concitoyens. Après avoir terminé ses études secondaires, il se fit inscrire, conformément à la mode de l'époque, à l'université de Vienne. Il prit d'abord ses inscriptions à la faculté de droit; plus tard, sous l'influence de quelques étudiants en médecine dont il avait fait la connaissance, il prit conscience de sa véritable vocation et il passa à la faculté de médecine.

A ce moment-là, cette dernière s'acheminait vers l'apogée de sa splendeur, l'époque de la « jeune école viennoise ». Une vie médicale très active animait les cliniques et les instituts logés dans l'édifice monumental de l'*Allgemeines Krankenhaus*, datant de l'époque de Joseph II. Skoda, spécialiste des maladies internes, Rokitansky, anatomiste pathologiste, Hebra, dermatologue et tant d'autres savants éminents y attiraient irrésistiblement la jeunesse studieuse de toutes les parties du monde. La ville impériale était devenue la Mecque des sciences médicales.

Semmelweis y fit ses deux premières années d'études, acheva la troisième et la quatrième années à Pest, puis revint à Vienne où, au bout d'un an, il fut promu docteur le 21 avril 1844.

Bientôt après, il entra à la Ière clinique obstétricale, dirigée par le professeur Klein, où il devint plus tard assistant. Klein était le type du chef aux vues et à l'esprit étroit, incapable de suivre l'essor de son disciple à l'égard de qui il adopta une attitude de réserve qui se transforma par la suite en hostilité ouverte. Un témoin oculaire, Kussmaul, plus tard célèbre praticien allemand,

flétrit en termes exprès dans ses mémoires cette attitude de Klein à qui il donne le nom de « professeur Détresse » *(Jammer-Professor)*.

Les puissants services obstétricaux de Vienne — les plus grands du monde — étaient divisés en deux cliniques. La clinique obstétricale n° I, dirigée par Klein, servait à la formation des étudiants en médecine et des accoucheurs, la clinique n° II à celle des sages-femmes. La fièvre puerpérale était fréquente dans l'une et l'autre, mais alors qu'à la clinique n° I sur 3,000 et quelques centaines d'accouchements elle enlevait 600 à 800 victimes par an, à la clinique n° II, sur un total d'accouchements identique, le nombre annuel des décès ne dépassait pas la soixantaine.

Les médecins restaient impuissants en présence de ce mystère qu'ils cherchaient à ramener aux causes les plus différentes. Mais l'inexactitude des explications hasardées et des procédés qu'elles entraînaient était révélée par le fait que la proportion des décès restait toujours la même. La différence entre les chiffres de la mortalité aux deux cliniques était chose connue dans la ville entière et les futures mères tressaillaient à la pensée que par suite du roulement dans le service des admissions, leur enfant pourrait voir le jour à la clinique n° I, de si fâcheuse renommée. Dans les autres cliniques obstétricales de l'Europe la situation était semblable et les médecins étaient partout impuissants en présence des ravages du fléau.

Le jeune Semmelweis dont l'âme sensible se révèle dès sa thèse de doctorat, consacrée à la vie des plantes, contemplait avec une douleur profonde le destin terrible des femmes confiées à ses soins. L'énigme ne lui laissait pas de répit et occupait toute sa pensée. Il fréquentait souvent l'institut d'anatomie pathologique de Rokitansky et en disséquant les victimes de la fièvre puerpérale, il travaillait infatigablement à la solution du problème, afin précisément d'en diminuer le nombre.

On put croire tout d'abord que ses efforts resteraient vains et que lui non plus ne parviendrait pas à dévoiler le mystère. Il rapporte ainsi l'état où l'avait plongé cette lutte inutile: « Tout ce que je voyais, fit naître en moi un de ces états d'âme malheureux pour lesquels la vie n'est rien moins que désirable: tout en effet était problématique, tout était insoluble, ... seul le nombre des morts était une réalité indubitable. »

Pour se délivrer de sa tristesse, il se rendit le 2 mars 1847 à Venise en compagnie de deux de ses amis, espérant « pouvoir rasséréner, par la vue des trésors de l'art, son esprit et son âme que ses expériences obstétricales avaient fortement éprouvés ».

Le 20 mars, il était de retour à Vienne, psychiquement rafraîchi et remis. Mais il y fut accueilli par une triste nouvelle. Son ami Kolletschka, le jeune professeur de médecine légale, venait de mourir des suites d'une égratignure au doigt, due au bistouri d'un de ses élèves qui, par inattention, le blessa au cours d'une autopsie.

Semmelweis, après avoir appris tous les détails de la maladie de son ami et relu attentivement le procès-verbal d'autopsie, énumérant toutes les altérations survenues, ne put se délivrer d'une pensée qui revint désormais comme une hantise. « Avec une force irrésistible, mon âme était obsédée par l'idée que la maladie

qui avait causé la mort de Kolletschka était identique avec celle que j'avais vue détruire tant de centaines de femmes en couches. »

Ce qu'une intuition géniale fit découvrir à Semmelweis, était juste. La solution tant cherchée du mystère donnait en même temps la réponse à la question de savoir pourquoi la mortalité était plus grande à la clinique n° I.

Par suite de la tendance par excellence anatomique de l'école de Vienne, les médecins et les étudiants en médecine s'occupaient beaucoup d'autopsie; leur main, qu'ils ne lavaient qu'à l'eau et au savon, pendant l'opération de l'accouchement, introduisait dans l'organisme des accouchées les matières infectieuses (que Semmelweis, *longtemps avant la découverte des bactéries*, appela « matière animale-organique en décomposition »), comme le bistouri de l'étudiant maladroit dans la main de Kolletschka.

Ainsi on comprend que la mortalité de la clinique n° II fût inférieure à celle de la clinique n° I, puisque les sages-femmes ne s'occupaient pas d'autopsies.

A quel point Semmelweis était consciencieux et ami de la vérité, même contre lui-même, c'est ce que prouve une confession qu'il fit beaucoup plus tard: « Fidèle à ma conviction, je dois avouer que Dieu seul sait le nombre des personnes qui, à cause de moi, sont mortes avant le temps. En effet, je m'étais occupé de cadavres comme bien peu d'autres accoucheurs. »

Pour détruire les matières infectieuses adhérant à la main des praticiens, il ordonne, vers le milieu de mai 1847, que les médecins se lavent les mains, avant l'opération, dans une solution de chlorure de chaux. Les résultats sont nets: la différence dans le chiffre de la mortalité des deux cliniques disparaît.

Ce qui arriva ensuite, est un chapitre à part dans l'histoire des sciences médicales. Au lieu de voir sa découverte conquérir le monde scientifique, le jeune médecin hongrois vit sa théorie attaquée, bafouée. Au lieu d'adopter un procédé qui avait fait ses preuves, on continuait d'échafauder, surtout en Allemagne, les théories les plus fantaisistes et ce n'était que çà et là qu'on entendait une voix s'élever en faveur de Semmelweis. Le professeur Klein lui-même se refusa à croire que la mortalité eût diminué à la suite des lavages au chlorure de chaux et son attitude envers son aide devint de plus en plus froide.

Mais il y eut deux amis de Semmelweis, les professeurs Hebra et Skoda, qui reconnurent toute la portée de la découverte et mirent leur autorité au service de sa diffusion. Hebra en rendit compte dans une courte notice au bulletin de la société médicale de Vienne et Skoda l'exposa à l'Académie en 1849 dans une longue conférence. Il voulut en même temps faire déléguer une commission pour continuer l'étude de la question, mais le professeur Klein s'y opposa énergiquement. Ce fut encore grâce à la vengeance personnelle de Klein qu'on ne prolongea pas les fonctions d'assistant de Semmelweis et que plus tard on ne lui conféra le titre de privat-docent qu'après l'avoir fait concourir deux fois, et encore sous certaines restrictions.

A la société médicale de Vienne, Semmelweis lui-même fit le 15 mai 1850 une conférence sur sa théorie qu'il n'avait cessé de développer depuis sa découverte. Cette réunion contradictoire où plusieurs orateurs prirent parti contre Semmelweis, se termina néanmoins sur les paroles de reconnaissance chaleureuse de son ami Rokitansky.

Après les événements de Vienne, il n'était point étonnant que Semmelweis, le cœur ulcéré, retournât à Pest en octobre 1850 pour s'y établir définitivement. Au printemps de l'année suivante on le revoit, déjà, médecin en chef de la section obstétricale de l'hôpital Saint-Roch; quelque années plus tard, il occupe la chaire d'obstétrique de l'université de Pest, devenue vacante par la mort du professeur Birly.

Cette charge élevée ne lui apporte pas de repos, bien au contraire. Pendant l'époque difficile succédant à la répression de la guerre de l'indépendance, il déploiera un travail infatigable en mettant pratiquement à profit sa découverte dans l'intérêt des accouchées qu'il soigne.

Autour de lui se forme, peu à peu, un petit cercle d'amis qui admirent et reconnaissent son mérite; sa clientèle augmente; il songe à fonder un foyer et en 1857 il se marie. Désormais tous les liens l'attachent à son pays et il refusera l'invitation dont l'Alma Mater de Zurich voudra l'honorer.

En 1858, il fait à la Société Médicale de Budapest trois conférences mémorables sur l'étiologie de la fièvre puerpérale.

Cependant il ne cesse de diffuser ses doctrines, de correspondre avec des spécialistes étrangers, de suivre les publications médicales. Il voit avec amertume qu'à l'étranger ses doctrines sont déformées, méconnues et souvent bafouées. Ses principaux adversaires se recrutent parmi les professeurs des universités allemandes, dont Scanzoni, Siebold, Spaeth.

Il espère pouvoir les convaincre mieux en s'adressant à eux dans leur propre langue. Après le travail fatigant de sa journée, le soir il se remet à écrire une défense de sa théorie et, en 1861, la grande œuvre est terminée. Elle est intitulée *Die Aetiologie, der Begriff und die Prophylaxis des Kindbettfiebers* (L'étiologie, la notion et la prophylaxie de la fièvre puerpérale) et l'auteur y expose avec une argumentation limpide tous les faits susceptibles d'appuyer sa théorie.

Il n'y a peut-être pas un autre ouvrage médical écrit avec une dose de subjectivisme plus grande, une soif plus sincère de la vérité et un désir plus ardent de convaincre. On sent palpiter entre les lignes le cœur tourmenté de Semmelweis, on y voit briller ses deux yeux à l'éclat profond.

« Le destin — écrit-il dans sa préface avec une simplicité virile — m'a rendu dépositaire des vérités que ce livre contient. Pour moi c'est un devoir inéluctable de les soutenir et d'ailleurs j'ai renoncé à l'espoir que l'importance et la justesse de la cause rendaient toute lutte inutile. »

Dans la lettre dont il accompagne l'exemplaire envoyé à l'Académie Hongroise des Sciences, il écrit entre autres: « Par la grâce de la Providence, le soussigné a réussi à découvrir la vraie cause de cette affreuse maladie, considérée jusqu'ici comme contagieuse, et à la suite de cette découverte (ce qui importe avant tout) à en enrayer les ravages à tel point qu'alors qu'auparavant à la clinique obstétricale de Vienne le chiffre de la mortalité puerpérale atteignait parfois 31 pour cent, maintenant, là où les mesures de précaution proposées par moi sont adoptées, il n'atteint même pas 1 pour cent... Mon destin avait voulu qu'au moment où je fis cette découverte (en 1847), je me trouvasse en dehors des frontières de mon pays comme médecin auxiliaire à la clinique obstétricale de Vienne. C'est pourquoi ma découverte fut présentée d'abord au public

scientifique allemand ... Mais alors que chez nous ma doctrine n'a pas trouvé d'adversaires, elle a été en Allemagne l'objet de diverses attaques et déformations. »

En effet, le grand ouvrage de Semmelweis et qui passe aujourd'hui pour un des livres classiques de la médecine, ne rencontra pas à l'étranger l'accueil qui lui était dû. Ses adversaires ou bien firent sur lui la conspiration du silence, ou l'accablèrent de critiques malveillantes; bien rares furent les éloges et les appréciations que Semmelweis et ses amis eussent pu enregistrer avec joie.

Il ne sera pas sans intérêt d'examiner à ce propos le destin de la découverte de Semmelweis en France. Frédéric Wieger, jeune assistant de l'université de Strasbourg, après lecture de la notice citée tout à l'heure publiée par le professeur Hebra dans le bulletin viennois, écrivit à Semmelweis en le priant de mettre l'Académie de Paris au courant de sa découverte qu'il exposa d'ailleurs lui-même par la suite en 1849 dans la *Gazette Médicale de Strasbourg* sans pouvoir faire naître le retentissement désirable. Pourtant Semmelweis lui-même tenait à ce que sa doctrine fût connue et acceptée en France. Quand son collègue viennois, l'assistant Arneth, entreprit un voyage d'études en France et en Angleterre (en décembre 1850), il fit en son nom une conférence à l'Académie de Médecine de Paris mais qui n'eut pas non plus l'écho tant attendu.

Le professeur Dubois, autorité suprême du monde médical français, prit lui-même parti contre Semmelweis et en parlant de sa thèse, il écrivait avec mépris: « Il est probable qu'on l'a oubliée dans l'école même d'où elle est sortie. »

D'ailleurs la question de la fièvre puerpérale occupa l'Académie en 1858 pendant assez longtemps. Semmelweis suivit de loin les discussions et il dut observer avec amertume: « Paille sèche ... d'où il ne tombera pas de grain. »

Quand en 1861, en lisant dans la *Gazette Hebdomadaire* le compte rendu d'une séance de la Société de Médecine du département de la Seine, il voit que les médecins français continuent toujours de professer des opinions erronées au sujet de la fièvre puerpérale, il s'empresse d'envoyer des exemplaires de son livre à la société en question, à l'Académie des Sciences, à la Société médicale allemande de Paris et à la Société de Chirurgie, mais ses avertissements restent la voix qui clame dans le désert.

Cependant, pleinement conscient de la vérité de sa doctrine, il compose ses fameuses lettres ouvertes adressées à ses adversaires les plus obstinés, notamment aux professeurs Scanzoni, Siebold et Spaeth, qu'il cherche à convaincre de la justesse de ses enseignements en épuisant tous les arguments de la raison et du cœur. On lui reproche parfois le ton de ces lettres; mais il ne faut jamais oublier qu'il s'agissait là d'une lutte tout à fait inégale et que Semmelweis devait combattre presque abandonné, portant ses coups à droite et à gauche. Sa dernière lettre ouverte, adressée « *A tous les professeurs d'obstétrique* » ne put être terminée.

En effet, son destin tragique allait s'accomplir. Sa famille et ses amis observaient depuis quelque temps avec inquiétude différentes excentricités dans sa conduite. Leurs appréhensions furent cruellement justifiées en été 1865, quand une maladie mentale latente et que les luttes incessantes n'avaient fait qu'exaspérer se déclara ouvertement. Le héros de cette tragédie dont la sombre majesté égale celle des drames grecs, se vit hospitalisé à l'asile d'aliénés de Vienne où il

mourut peu de temps après, le 13 août 1865. Le Créateur fut vraiment clément en envoyant à ce génie éteint l'ange exterminateur auquel il avait tant de fois arraché son glaive au chevet des mères et des nouveaux-nés. A Pest même, Semmelweis s'était blessé la main au cours d'une opération de gynécologie et entre les murs de la maison de santé de Vienne il mourut de cette même maladie qui avait emporté son ami Kolletschka et dont sa découverte salutaire avait protégé tant de jeunes mères.

Il fut enterré provisoirement à Vienne d'où l'on ramena sa dépouille mortelle à Budapest en 1891 pour la confier à sa terre natale.

Voici encore le dernier chapitre de la tragédie du grand savant: quand, après le décès, envoyé par la municipalité de Pest, un employé se présente chez la veuve et les trois orphelins pour dresser l'inventaire de la succession, il ne peut consigner dans son procès-verbal que ces mots: « Le de cujus, décédé sans laisser de testament, non seulement ne lègue pas de fortune, mais encore laisse diverses dettes . . . »

★

On a eu raison de dire que la véritable vie de Semmelweis ne commence qu'avec sa mort. Sa doctrine, si souvent bafouée et raillée, qui comprend l'asepsie et l'antisepsie, a rallié après sa mort des approbations générales pour devenir un des piliers fondamentaux de la médecine moderne.

Le monument artistique érigé en 1908 au jardin de la clinique obstétricale de Vienne et comme destiné à réconcilier l'esprit du grand disparu, proclame à jamais sa gloire.

En 1927, aux solennités organisées à Londres en souvenir de Lister devant une brillante assistance internationale, l'orateur d'occasion nomme parmi les trois figures les plus grandes de la science médicale le professeur hongrois mort dans la pauvreté: « *The greatest triumphs in the prevention of disease and its eradication were the introduction of vaccination by Jenner, the work done on puerperal fever by Semmelweis and the antiseptic treatment of wounds by Lister.* »

★

Quand sa gloire commença de se révéler dans tout son éclat, de nouvelles luttes éclatèrent autour de son nom. Quelques-uns, à cause de son patronyme, voulaient faire de lui un Allemand; d'autres essayaient de contester la priorité de sa découverte. Mais à l'instar des paladins d'autrefois, Tiburce Győry, professeur de l'histoire de la médecine à l'université de Budapest, « le grand avocat de Semmelweis » prit la défense du mort contre toutes ces attaques; grâce à son activité enthousiaste, la nationalité hongroise de Semmelweis et la priorité de sa découverte ne souffrent plus l'ombre d'un doute.

★

Sa statue en marbre blanc de Carrare, œuvre magnifique du sculpteur Strobl, fut inaugurée solennellement sur la place Elisabeth, à Budapest, à la suite d'une souscription internationale, comme pour marquer que toutes les nations bénéficient de sa découverte. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le premier don fut offert par le vieux Pasteur.

Ce beau monument, l'un des plus émouvants de la capitale hongroise, représente Semmelweis nu-tête, vêtu d'un habit à la hongroise, chaussé de bottes, son grand ouvrage à la main gauche. A ses pieds, des enfants joufflus élèvent en l'air des couronnes; une mère, tenant son enfant nouveau-né dans les bras, regarde avec un sourire extasié son plus grand bienfaiteur.

Une plaque commémorative orne la vieille maison de Bude où Semmelweis vit le jour et le grand édifice de l'hôpital Saint-Roch dont il fut pendant des années le médecin chef. Dans l'escalier du bâtiment central de la Faculté de Médecine de Budapest, une autre plaque rappelle les dix ans de professorat de Semmelweis, vis-à-vis du monument des étudiants en médecine morts pendant la guerre. Ceux qui passent devant ce monument se découvrent et ce salut muet va, en même temps qu'aux héros de la guerre, au grand savant tombé sur le champ de bataille de la science.

Rappelons encore qu'une rue aussi perpétue son nom, celle où se trouvait jadis la clinique universitaire, et que les P. T. T. de Hongrie ont orné de son effigie un des timbres de la série actuellement en cours.

*

La figure tragique de Semmelweis a maintes fois inspiré les écrivains et les poètes. En 1934, on la vit même apparaître sur la scène dans une pièce intitulée *Semmelweis*, du dramaturge allemand J. Rehfisch, représentée par le *Deutsches Volkstheater* de Vienne.

En France, il a paru en trois ans deux ouvrages consacrés à Semmelweis. Le premier, dû à M. André Sobel, porte le titre de *Fièvre 42. La vie tragique de Philippe I. Semmelweis, sauveur des mères* (Paris, Aldor, 1934). L'autre a pour auteur le célèbre romancier Louis-Ferdinand Céline dont l'ouvrage *Mea culpa* (Denoël et Steele, Paris, 1937) comprend dans sa seconde partie *La vie et l'œuvre de Philippe-Ignace Semmelweis*, 1818—1865.

M. Sobel donne un récit détaillé et intéressant des événements dramatiques de la vie du grand médecin hongrois, récit basé sur une connaissance approfondie des moindres données. Le livre de Céline, moins exact, est plein d'une chaleureuse sympathie pour son héros dont le génie protège les berceaux français comme les berceaux hongrois. « Ce fut un très grand cœur et un grand génie médical . . . Son œuvre est éternelle . . . » telles sont ses conclusions qui d'ailleurs sont celles du monde civilisé tout entier.

*

Dans un cimetière de Budapest, un grand saule pleureur, frère de celui que Musset souhaitait pour son tombeau, abrite sous son ombre un sarcophage émouvant de simplicité qui ne porte que ce mot: Semmelweis. Ce fut en face de ce sarcophage que le grand hygiéniste français Chantemesse prononça ces paroles mémorables:

« Si les femmes et les enfants qui doivent la santé et la vie aux enseignements de Semmelweis étaient venus se joindre à nous pour lui rendre hommage, il aurait fallu non seulement la ville de Budapest, mais les alentours de la Hongrie pour les accueillir tous. Quelle gloire pourra jamais faire oublier celle de l'homme qui a mérité ce témoignage! Les médecins de toutes les nations s'inclinent sur la tombe de ce bienfaiteur pour lui payer leur tribut d'admiration et de reconnaissance. »

NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

MARS 1938

Nation et minorités nationales

DIRECTEUR — GEORGES OTTLIK

BUDAPEST

SOCIETE DE LA NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL POUR LA FRANCE :
Société d'Édition «Les Belles Lettres»
Librairie Guillaume Budé
95, Boulevard Raspail, PARIS

79483. — Athenaeum, Budapest

Prix du numéro :
12 francs français
2.50 pengő